

AUX « PAUVRES DU TROUPEAU »

Zacharie 11, 11

Périodique bimestriel - n°146

JUILLET - AOÛT 2024

Je viens bientôt ; tiens ferme ce que tu as,
afin que personne ne prenne ta couronne.

Apocalypse 3, 11

Sommaire

Brèves pensées sur le livre de Josué.....	325
Sur l'évangélisation.....	339
Apprendre à s'envoler.....	354
Etes-vous assuré ?.....	356

Pour recevoir ce périodique régulièrement, pour commander des numéros précédents ou des exemplaires supplémentaires de ce numéro, merci de nous contacter à l'adresse ci-dessous.

Charles-Emile Moinat

Gérard Moinat

Diffusion de la Bible

Grand-rue 92

CH - 1180 Rolle

Tel : +41 (0)21 826 26 00

Email : info@diffusionbible.com

www.diffusionbible.com

BREVES PENSEES SUR LE LIVRE DE JOSUÉ

(SUITE ET FIN DE LA PAGE 297)

Chapitre 22. Ruben, Gad et la demi-tribu de Manassé.

Le lecteur se souvient peut-être que j'ai déjà dit quelques mots sur ces deux tribus et demie en méditant le premier chapitre de ce livre de Josué. J'en rappellerai les grandes lignes. Leur histoire commence dans le chapitre 32 du livre des Nombres, se prolonge en Josué 1 et se continue dans le chapitre 22 que nous allons maintenant considérer. On peut même dire qu'elle se prolonge encore jusque dans le livre des Juges (5, 15-17).

Regardons déjà le chapitre 32 du livre des Nombres. Ils avaient des troupeaux en grand nombre et ils virent que le pays de Jahzer et le pays de Galaad, situés en deçà du Jourdain, constituaient un lieu propre pour leurs troupeaux. Ils décidèrent donc de ne pas traverser le Jourdain et de s'installer là. C'était là *leur* choix et non celui de l'Éternel qui les voulait au-delà du Jourdain, dans le pays de Canaan, avec les autres tribus, là où se trouvait le tabernacle, à Silo. Ils refusent donc de passer le fleuve de la mort, qui représente la fin de l'homme dans la chair (voir Galates 2, 20). C'est là de *l'indépendance*, de la volonté propre, maux si fréquents aujourd'hui. Ce choix est dicté par leurs intérêts, liés aux troupeaux qu'ils possédaient.

Moïse les avertit sérieusement car ils pouvaient, par leur attitude, décourager les fils d'Israël de passer dans le pays que l'Éternel leur avait donné ; mais, voyant qu'ils étaient résolus à aider les autres tribus à conquérir le pays, il leur donna son consentement.

Leur manière de faire représente ce que l'on peut appeler *un christianisme terrestre*. La recherche des choses de la terre nous amènera à avoir peu d'intérêt pour les bénédictions spirituelles que le Seigneur veut nous donner, faussera notre manière de voir et nous amènera à faire de mauvais choix. Ainsi, les deux tribus et demie ne comprirent pas que le vrai centre de l'unité d'Israël était le tabernacle, à Silo, car Dieu voulait avoir son peuple groupé autour de l'arche, comme il nous veut aujourd'hui groupés autour de Christ. Puis, ensuite, aux jours de Debora, alors que l'heure du combat avait sonné, elles restent encore embarrassées et gênées dans des affaires de troupeau.

Chers frères et sœurs, ne pensez pas que le sujet qui est devant nous n'a rien à nous dire aujourd'hui, car il est au contraire d'une grande actualité. L'abondance qui existe dans nos pays et la facilité avec laquelle on peut acquérir de grands biens, constituent de réels pièges pour nous.

Mais revenons aux deux tribus et demie. Dans le chapitre 1 de notre livre de Josué, donc juste avant les conquêtes, Josué réitère les paroles que Moïse leur avait adressées, paroles auxquelles du reste elles obéirent fidèlement. Leur service étant achevé, Josué reconnaît leur fidélité et les renvoie dans leur

possession de l'autre côté du Jourdain. C'est notre chapitre 22.

Mais alors qu'ils étaient dans les contrées du Jourdain, ces hommes, pensant que la génération future pourrait ne plus les reconnaître comme faisant partie du peuple de l'Éternel, érigent auprès du Jourdain un autel de grande apparence ayant la forme de celui de Silo. Cet autel, dans leur pensée, devait être une puissante manifestation d'unité. Mais qu'était en réalité cette construction spectaculaire, si ce n'est le produit de l'imagination de leur cœur ?

Concluant qu'il s'agissait là d'un crime et d'un acte de rébellion contre l'Éternel, les autres tribus indignées envoyèrent Phinées, fils d'Eléazar, le sacrificateur, à la tête de dix princes représentant les dix tribus, afin de traiter cette affaire. Phinées rappela aux deux tribus et demie, « l'iniquité de Péor » (Nombres 25) où lui-même avait manifesté un grand zèle à revendiquer la gloire de l'Éternel. Il s'était alors montré « jaloux pour son Dieu » (v. 13). Dans cette sinistre affaire, le peuple avait d'abord commis fornication avec les filles de Moab, puis s'était prosterné devant leurs dieux. Cette terrible iniquité illustre *l'alliance adultère avec le monde religieux*. Il est vrai que nous, Européens, ne vivons pas au milieu des idoles du paganisme, mais la chrétienté professante au milieu de laquelle nous vivons présente des pièges autrement plus subtils et dangereux que la grossière idolâtrie. En présence de ceux-ci, il nous convient d'éprouver la sainte jalousie d'un Phinées.

Celui-ci rappelle aussi le crime que commit Acan au sujet de l'anathème (voir Josué 7). Il convoita les choses du monde, et ainsi, sans tenir compte du commandement de Dieu, prit de l'anathème. *La convoitise mondaine* est pour nous aujourd'hui un autre danger.

Quant à l'autel de grande apparence, si les deux tribus et demie avaient été réellement coupables de ce dont on les accusait, il aurait constitué une terrible manifestation d'indépendance et aurait porté atteinte à l'unité du peuple de Dieu exprimée à l'autel du tabernacle, à Silo. En effet, il ne pouvait y avoir qu'un seul autel. Dans un temps de déclin comme le nôtre, alors que les rachetés sont dispersés dans tant de systèmes religieux, il demeure vrai qu'il y a un seul corps dont Christ est la tête glorifiée dans le ciel, vrai encore qu'il ne peut y avoir qu'une seule table, celle du Seigneur, où les fidèles expriment l'unité du seul corps, même s'ils sont faibles et peu nombreux, vrai enfin qu'il ne peut y avoir qu'un seul centre de rassemblement, Christ lui-même.

Répétons-le encore une fois, le Nom de Jésus sauve (Actes 4, 12) et le Nom de Jésus rassemble les siens en son absence (Matthieu 18, 20).

*Nom sans pareil, dont la puissance
Répond toujours à notre foi ;
Nom qui rassemble, en ton absence,
Tes rachetés autour de toi ;*

(Hymnes et Cantiques, N° 158, strophe 3)

L'alliance adultère avec les religions de ce monde, la convoitise mondaine, l'indépendance sont donc, ne l'oublions pas, trois dangers au sujet desquels la Parole nous met solennellement en garde.

Ruben, Gad, et la demi-tribu de Manassé n'avaient pas commis le crime dont elles étaient accusées et les dix tribus le reconnurent. Cependant, combien il eût été préférable pour elles, au lieu de construire cet autel de grande apparence, d'abandonner le pays qu'elles avaient choisi par leur propre volonté, de traverser le Jourdain et de s'installer dans le pays de Canaan, là où était le tabernacle, à Silo. Elles ne le firent pas, bien que Phinéas les y eût invitées (v. 19). Hélas, elles préférèrent un autre pays à celui de Canaan, et l'autel de grande apparence resta là. Mais fut-il réellement une manifestation d'unité comme ses constructeurs l'avaient voulu ? Ne fut-il pas plutôt le navrant souvenir de la volonté propre d'une partie du peuple ? L'autel aux douze pierres que plus tard répara Elie, alors confronté aux prophètes de Baal, aura une valeur bien plus grande que celui-là car il proclamera hautement que, quelles que soient la ruine et les circonstances terribles que le peuple traverse, Dieu le considère toujours ainsi qu'il l'a établi au commencement et le voit toujours dans son unité et sa beauté première.

Et la suite ? J'ai déjà parlé des temps de Debora (Juges 5, 15-17). Ruben était entre les barres des étables, à écouter le bêlement des troupeaux. Ils n'avaient fait aucun progrès, les pensées de leur cœur étaient toujours avec leurs troupeaux. Et

après ? Chose sérieuse à remarquer, ils furent les premiers à tomber entre les mains de l'ennemi (1 Chron. 5, 26).

Chapitres 23 et 24. Josué s'adresse à deux reprises à Israël.

Vieux, avancé en âge, Josué va s'en aller par le chemin de toute la terre mais auparavant il va s'adresser à deux reprises à Israël. Sa vie fut marquée par certaines failles, mais, d'une manière générale, il fut un fidèle serviteur de Dieu et montra beaucoup d'amour pour le peuple terrestre. La fin de ceux qui nous ont précédés dans le chemin de la foi est souvent édifiante, émouvante, solennelle et instructive, c'est pourquoi nous jetterons un regard rétrospectif sur la fin de certains d'entre eux.

Regardons déjà celle de Jacob dont on a pu dire que sa fin ressemblait à un beau coucher de soleil après un jour d'orage. Dans le chapitre 49 du livre de la Genèse, nous entendons les bénédictions prophétiques pleines d'intelligence qu'il prononça sur ses fils à la fin de sa vie. On mesure alors que la discipline pleine d'amour dont il avait été l'objet porta richement ses fruits. Dans les versets 28 à 33 de ce même chapitre 49, il manifeste le désir d'être enterré dans la caverne de Macpéla qu'Abraham acheta d'Ephron, le Héthien. Son cœur est donc tourné, non vers l'Égypte, mais vers le pays de la promesse. Là, dans cette caverne, se trouvent les corps d'Abraham et de Sara, d'Isaac et de Rebecca, de Jacob et de Léa. Ils attendent la réalisation de

cette promesse : « les morts en Christ ressusciteront premièrement ». Joseph avait les mêmes désirs que son père, et c'est lui qui termine, pour ainsi dire, le livre de la Genèse, mais je me réserve de dire, par la suite, quelques mots, sur celui qui fut un admirable type de Christ.

Le livre du Deutéronome se termine par la mort de Moïse. Il n'entra pas dans le pays ruisselant de lait et de miel, pour la raison que l'on connaît, mais l'Eternel lui-même lui fit voir ce pays du sommet du Pisga (Deutéronome 34, 1-6). Cependant, plus tard, il se trouva lui-même dans ce pays, et d'une manière bien glorieuse, puisque nous le voyons sur la montagne de la transfiguration, et il nous est dit que lui et Elie parlaient avec le Seigneur de sa mort (départ) qu'il allait accomplir à Jérusalem (lire Luc 9, 30, 31).

Mais il faut aussi parler de la mort de Jonathan telle qu'elle nous est relatée dans le chapitre 31 du premier livre de Samuel. C'est un homme de foi. Il fut l'ami de David. Mais, hélas, il fut incapable de suivre un David rejeté. Nous avons à méditer avec soin un tel récit. Dans ce chapitre 31, nous le voyons terminer sa vie tristement : « et les Philistins frappèrent Jonathan » (v. 2). Nous le voyons là, associé à son père, le roi selon la chair, et mourant à ses côtés.

La mort de Jean le baptiseur mérite aussi d'être rappelée (lire Marc 6, 14-29). Dans la prison d'Hérode, il rencontra la haine vengeresse d'une femme corrompue. Ce fut un triste jour que celui de l'anniversaire de la naissance du roi Hérode. Ses disciples

vinrent et enlevèrent son corps et le mirent dans un sépulcre. Il avait été fidèle au milieu d'un monde infidèle.

Que dire de la mort glorieuse d'Etienne ? Elle nous est présentée du verset 54 du chapitre 7 des Actes, jusqu'au verset 2 du chapitre 8. Israël rejeta alors les derniers appels de la grâce de Dieu et lapida Etienne. Dans sa mort, nous voyons une sorte de résumé d'un vrai christianisme. Etienne voit les cieux ouverts. Il voit Jésus debout à la droite de Dieu, et lui-même est plein de l'Esprit Saint. Et par son attitude et ses paroles, il reflète le caractère du Seigneur Jésus. Il nous est dit que des hommes pieux emportèrent Etienne pour l'ensevelir, et qu'ils menèrent un grand deuil sur lui.

Ni la mort de Paul, ni celle de Pierre ne se trouvent mentionnées dans le Nouveau Testament, mais la seconde épître de Paul à Timothée ressemble à un testament. Rappelons-le une fois de plus, la ruine est là, l'apôtre trace pour nous le chemin à suivre en un tel jour, et nous dit que la Parole de Dieu est la ressource dont nous avons particulièrement besoin dans les « temps fâcheux ». Il dit que le temps de son départ est arrivé et qu'il a achevé la course (4, 5-8).

Dans sa seconde épître, Pierre dit que le moment de déposer sa tente s'approchait rapidement (1, 14). Dans cette épître, il annonce l'évolution désastreuse de la profession chrétienne. La piété est le vrai remède qui permet de faire face à cette corruption.

Le lecteur de ces lignes se souvient peut-être des conducteurs qu'il a connus et écoutés. Il a raison, puisque la Parole nous demande de le faire (Hébreux 13, 7). Elle nous dit aussi de considérer l'issue de leur conduite et d'imiter leur foi. Et elle nous déclare, dans le verset suivant, que le Seigneur, Lui, est toujours là et qu'Il ne change pas : « Jésus Christ est le même, hier, et aujourd'hui, et éternellement ». Nous n'avons donc rien à redouter quant à la difficulté des temps que nous traversons, car Lui-même est là et ne nous abandonnera jamais.

Regardons donc, dans ce chapitre 23, le premier discours que Josué adressa à Israël, et réalisons aussi que ce message s'adresse aujourd'hui à nous-mêmes. Il leur dit déjà que l'Eternel avait combattu pour eux (v. 3). Quant aux nations qui existaient encore, l'Eternel allait les chasser devant eux (v. 5). Voilà qui était propre à les rassurer. Mais, avant tout, il leur rappelle un point de la plus haute importance. Ils avaient à se fortifier beaucoup pour garder et pour pratiquer tout ce qui est écrit dans le livre de la loi de Moïse. Ils ne devaient s'en écarter ni à droite ni à gauche (v. 6). Il est touchant de voir que Josué dit ici à Israël ce que l'Eternel lui avait dit dans le verset 7 du chapitre premier. L'apôtre Paul ne dit-il pas à Timothée de se fortifier dans la grâce qui est dans le christ Jésus (2 Timothée 2, 1) ? Et combien cette exhortation est actuelle ! On pense au discours que Paul adressa aux anciens d'Ephèse : « Et maintenant je vous recommande à Dieu, et à la parole de sa grâce... » (Actes 20, 32), et aussi à ce que le Seigneur dit à Philadelphie : « Tu as gardé ma parole » (Apocalypse 3, 8). Chers

frères et sœurs, fortifions-nous dans la grâce qui est dans le christ Jésus, et cette Parole, gardons-la dans nos cœurs. Méditons-la sans cesse. Ne nous en détournons ni à droite, ni à gauche.

Mais continuons dans ce premier discours de Josué à Israël, et nous verrons qu'il met l'accent sur la nécessaire séparation, voyez les versets 7, 12, 13. La question du mariage n'est pas oubliée. Ils ne devaient pas s'allier par mariage avec les nations. Voyez à ce sujet les chapitres 9 et 10 du livre d'Esdras, et vous constaterez combien ils avaient été infidèles dans cette question du mariage. Ils avaient mêlé la semence sainte avec les peuples du pays, et la main des chefs et des gouverneurs avait été la première dans ce péché (9, 2). Esdras s'en humilia profondément et vers lui s'assemblèrent tous ceux qui tremblaient aux paroles du Dieu d'Israël (v. 3, 4). On sait que la remarquable confession d'Esdras eut de beaux résultats. On se rend donc bien compte que ce discours de Josué s'adresse aussi à nous aujourd'hui.

Mais ce n'est pas tout. Lisons maintenant le verset 8 : « Mais vous vous attacherez à l'Éternel, votre Dieu, comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour ». Souvenons-nous à ce sujet du verset 8 du Psaume 63 : « Mon âme s'attache à toi pour te suivre, ta droite me soutient ». Souvenons-nous aussi que Barnabas exhorta les chrétiens d'Antioche à demeurer attachés au Seigneur de tout leur cœur (Actes 11, 23).

De plus, il ne faut pas oublier d'être vigilant. Lisons le verset 11 à ce sujet : « Or prenez bien garde

à vos âmes pour aimer l'Éternel, votre Dieu ». Ne laissons pas les choses du monde pénétrer dans nos cœurs. Proverbes 4, 23 est bien clair à ce sujet : « Garde ton cœur plus que tout ce que l'on garde, car de lui sont les issues de la vie ».

Mais un amour vrai avertit, et c'est ce que fait Josué à la fin de ce premier discours (v. 15, 16), et c'est aussi ce qu'il fera encore dans son second discours.

Regardons maintenant le second discours de Josué, tel que nous le trouvons dans le chapitre 24, dernier chapitre de ce livre de Josué.

Il commence d'une façon bien solennelle : « Ainsi dit l'Éternel, le Dieu d'Israël... » (v. 2). Ce discours a un caractère historique et relate les grands événements de l'histoire d'Israël. Le point de départ est Abraham. Le discours d'Étienne commence aussi par Abraham : « Le Dieu de gloire apparut à notre père Abraham, lorsqu'il était en Mésopotamie, avant qu'il habitât en Charran... » (Actes 7, 2). Par celui de Josué, nous comprenons qu'Abraham vivait dans un milieu marqué par l'idolâtrie (24, 2, 3). Les chapitres 11 et 12 de la Genèse montrent comment le patriarche sortit de ce milieu idolâtre et entra dans le pays de Canaan. Nous le voyons alors bâtir des autels. Il était donc délivré des idoles et pouvait désormais adorer le vrai Dieu. Plus tard, les Thessaloniens se tourneront « des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils » (1 Thessaloniens 1, 9, 10). Voici donc le commencement de l'histoire d'Israël.

Mais voyons ce qui suivit. Jacob et ses fils descendirent en Egypte mais l'Eternel les en fit sortir. *La traversée de la mer Rouge*, grand événement de la vie d'Israël, passe devant nos yeux (v. 6, 7). Puis nous voyons que ce peuple habita longtemps dans le désert. Quant à Balaam, l'Eternel ne voulut pas l'écouter (v. 9, 10). On trouve alors *la traversée du Jourdain*, autre grand événement de l'histoire d'Israël (v. 11). Enfin, nous voyons ce peuple dans le pays de Canaan. Mais voyez les importantes paroles que Josué lui adresse : « Et maintenant, craignez l'Eternel, et servez-le en intégrité et en vérité ; et ôtez les dieux que vos pères ont servi de l'autre côté du fleuve et en Egypte, et servez l'Eternel » (v. 14). Israël est donc exhorté à craindre l'Eternel et à le servir en intégrité et en vérité, mais, chose très surprenante, ils devaient ôter les dieux que leurs pères avaient servis de l'autre côté du fleuve et en Egypte. A ce moment-là, il se trouvait donc des idoles au milieu d'eux. On pense alors à Genèse 35, où Jacob doit demander, au verset 2, à sa maison et à tous ceux qui étaient avec lui, d'ôter les dieux étrangers qui étaient au milieu d'eux. Josué les place devant un choix, ils devaient choisir qui ils voulaient servir (v. 15). Mais voyez quelle était la position de Josué : « *Mais moi et ma maison, nous servirons l'Eternel* ». On est heureux d'entendre un tel langage. Nombre de passages de la Parole nous montrent l'importance de la maison du croyant.

La réponse que fit Israël semble, à première vue, fort belle (v. 16-18), mais montre, en réalité, qu'ils avaient confiance en eux-mêmes et non en la grâce de Dieu. Josué les avertit encore (v. 19-24). Il leur

demande d'ôter les dieux étrangers qui étaient au milieu d'eux (v. 23), mais ils sont très sûrs d'eux (v. 21, 24). Quelle fut la suite ? Ces dieux étrangers, ils ne les ôtèrent jamais, et, comme on le sait, l'idolâtrie a rempli toute leur histoire.

Nous arrivons à la fin de notre livre. Josué, ce pieux serviteur de Dieu, a terminé sa carrière. Il meurt, à l'âge de cent dix ans.

Le livre se termine, mais Joseph paraît devant nous. « Et on enterra à Sichem les os de Joseph... » (v. 32). Je dirai, comme je vous l'ai annoncé, quelques mots sur lui. Revenons donc à la fin du livre de la Genèse (50, 22-26). Lisons le verset 25 : « Et Joseph fit jurer les fils d'Israël, disant : Certainement Dieu vous visitera, et vous ferez monter d'ici mes os ». Donc, il voyait donc déjà Israël sortir d'Égypte. De cette vie si fertile en événements, le Saint Esprit, dans le chapitre 11 de l'épître aux Hébreux, ne retint que celui-là : « Par la foi, Joseph, en terminant sa vie, fit mention de la sortie des fils d'Israël et donna un ordre touchant ses os » (v. 22). Au moment où Israël sortit d'Égypte, Moïse n'oublia pas de prendre les os de Joseph avec lui, comme on le voit en Exode 13, 19. Et maintenant, à la fin de ce livre de Josué, il nous est dit que l'on enterra à Sichem les os de Joseph. A deux reprises, il nous est dit que Joseph avait été mis à part de ses frères (voir Genèse 49, 26 et Deut. 33, 16). Quel étonnant nazaréen ! Il traversa les splendeurs et les cours de l'Égypte, où il exerça de hautes responsabilités, sans que jamais l'odeur du monde s'attachât à sa personne, aussi, à la fin de sa vie, son cœur n'a-

t-il devant lui que le pays de la promesse. Daniel, lui aussi, semble avoir traversé les cours de Babylone de cette manière-là. Ces faits peuvent peut-être nous humilier, car, en ce qui nous concerne, nous avons une tout autre espérance que celle de Joseph. Nous attendons la venue du Seigneur, les noces de l'Agneau qui seront célébrées dans le ciel, les joies de la maison du Père, et pourtant, nous devons le reconnaître, bien souvent, l'odeur de ce monde qui a rejeté Christ s'attache à nous et nous influence tristement. Ainsi, nous le constatons, dans les dernières lignes du livre de Josué, Joseph, le précieux type de Christ, est placé devant nous.

Epilogue

Historiquement, le livre des Juges fait suite à celui de Josué et décrit un temps de déclin. Israël servit l'Eternel tous les jours de Josué, et tous les jours des anciens dont les jours se prolongèrent après Josué. La génération suivante tomba dans l'idolâtrie. Le malheur les atteignit souvent, mais la grâce de Dieu leur suscita des instruments de salut, les juges, qui, momentanément, les délivraient de leurs ennemis. D'une manière générale, je l'ai déjà dit, l'idolâtrie marqua toute l'histoire de ce peuple et les jugements tombèrent sur lui. Enfin, lorsque le Seigneur Jésus, leur Messie, se présenta à eux, ils le rejetèrent. Mais les choses changeront, et la grâce aura le dernier mot. Le prophète Zacharie annonce qu'ils regarderont vers lui, celui qu'ils auront percé, et se lamenteront sur lui, comme on se lamente sur un fils unique (12, 10). Alors un grand changement aura lieu, et ce qu'Esaië a annoncé s'accomplira :

« Voici, un roi régnera en justice, et des princes domineront avec droiture » (32, 1).

J'ajoute un dernier mot. Le livre de Josué fait penser à l'épître aux Ephésiens et celui des Juges à la seconde à Timothée. Nous avons besoin du message de ces deux épîtres. La première nous invite à considérer nos bénédictions spirituelles que dès maintenant nous possédons. Elle nous dit aussi ce qu'est réellement l'Eglise (ou Assemblée). Dans la seconde, la ruine est constatée. Elle nous dit quel chemin nous devons prendre quand la ruine est là et nous montre qu'il existe des ressources qui nous permettront de faire face aux difficultés de cette époque particulière.

M. P.

SUR L'EVANGELISATION

(ACTES 16, 8-31 – SUITE DE LA PAGE 319)

La chrétienté est pleine de fausses professions. C'est triste d'avoir à le dire, mais c'est ainsi, et nous devons attirer l'attention du lecteur sur ce fait. Nous sommes entourés de toutes parts par ceux qui ne donnent qu'un simple assentiment de pure forme aux vérités chrétiennes. Ils vont de l'avant, semaine après semaine, année après année, prétendant croire certaines choses qu'ils ne croient, en réalité, pas du tout. Il y en a des milliers qui, chaque dimanche, prétendent croire au pardon des péchés. Cependant, si on interrogeait ces personnes, on

trouverait, soit qu'ils n'accordent aucune pensée à ces choses, soit s'ils le font, qu'ils estiment de la plus haute présomption d'être sûr du pardon de ses péchés.

C'est très sérieux ! Imaginez une personne, disant devant Dieu : « Je crois au pardon des péchés », alors qu'en fait elle n'y croit pas ! Y a-t-il quelque chose qui endurecisse davantage le cœur, qui étouffe plus la conscience que cela ? Nous sommes fermement persuadés que les formes et les formules de la chrétienté professante ruinent davantage les âmes que tous les aspects réunis de la dépravation morale. Il est vraiment effrayant de voir ces multitudes innombrables qui se pressent en ce moment sur les chemins battus de la profession religieuse conduisant aux flammes éternelles de l'enfer. Nous nous sentons responsables de lancer cet avertissement. Nous désirons que le lecteur prenne très solennellement garde à cette question.

Nous avons présenté cet exemple particulier, uniquement parce qu'il se rapporte à un sujet d'intérêt très général et de grande importance. Relativement peu de personnes sont au clair et affirmées sur cette question du pardon des péchés. Bien peu peuvent calmement, résolument, dire : « Je sais que mes péchés sont pardonnés ». Bien peu jouissent réellement du plein pardon de leurs péchés, par la foi au précieux sang qui purifie de tout péché. Ainsi, combien il est solennel d'entendre des personnes exprimer des paroles telles que celles-ci : « Je crois au pardon des péchés », alors que, en réalité, elles ne croient pas à leurs propres paroles !

Le lecteur a-t-il l'habitude d'utiliser de telles paroles ? Les croit-il ? Dites-moi, cher ami, vos péchés sont-ils pardonnés ? Êtes-vous lavé dans le précieux sang expiatoire de Christ ? Sinon, pourquoi ? Le chemin est ouvert. Il n'y a pas d'obstacle. Vous êtes invité maintenant, sans aucune restriction, à jouir des résultats gratuits de l'œuvre rédemptrice de Christ. Même si vos péchés sont comme le cramoisi, même s'ils sont noirs comme la nuit, noirs comme l'enfer, même s'ils s'élèvent comme une terrible montagne à la vue de votre âme troublée, et menacent de vous précipiter dans la perdition éternelle, ces mots brillent néanmoins d'un éclat divin et céleste dans l'Écriture inspirée : « Le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie de tout péché » (1 Jean 1, 7).

Mais attention, cher ami, n'allez pas de l'avant, semaine après semaine, vous moquant de Dieu, endurecissant votre cœur, exécutant par une fausse profession les desseins du grand ennemi de Christ, Satan. C'est ce que cette servante, possédée par un esprit de divination, faisait, et son histoire est similaire à cet horrible état présent de la chrétienté. Quel fut le thème de ses paroles, pendant ces « plusieurs jours » pendant lesquels l'apôtre considérait minutieusement son cas ? « Ces hommes sont les esclaves du Dieu Très-haut, qui vous annoncent la voie du salut ». Mais elle n'était pas sauvée, elle n'était pas délivrée, elle était elle-même, pendant tout ce temps, sous la puissance de Satan. Et non seulement cela, mais Satan cherchait à l'utiliser dans le but de gâcher et d'entraver l'œuvre de l'Évangile.

Il en est ainsi dans la chrétienté et pour chaque faux professant où qu'il soit dans toute l'église professante. Quiconque professe croire au pardon des péchés, mais en réalité n'y croit pas, ne sait pas que ses péchés sont pardonnés, ne pense pas que quiconque puisse le savoir jusqu'au jour du jugement, chacune de ces personnes est, en principe, dans l'état de la servante possédée de l'esprit de divination. Ce qu'elle disait avait l'air assez vrai, mais elle n'était pas vraie en le disant. C'était le point le plus triste de l'affaire. C'est une chose de dire ou d'accepter ce qui est vrai, et une autre chose d'être vrai en le disant. De quelle utilité était-il possible de répéter pendant plusieurs jours : « Ils nous annoncent le chemin du salut », alors qu'elle restait dans la même condition non sauvée et non bénie ? Aucune, et nous ne connaissons rien, même dans les profondeurs les plus profondes du mal moral, ou dans les nuances les plus sombres du paganisme, de plus véritablement horrible que l'état des professants insouciants, endurcis, satisfaits d'eux-mêmes et stériles [devant Dieu], qui, chaque dimanche, expriment, dans leurs prières et dans leurs chants, des paroles qui, en ce qui les concerne, sont totalement fausses.

Cette pensée est parfois presque accablante. Nous ne pouvons pas nous y arrêter, c'est vraiment trop douloureux. Nous mettons encore une fois solennellement le lecteur en garde contre la moindre mesure de fausse profession. Qu'il ne dise ni ne chante jamais rien qu'il ne croie pas dans son cœur. Le diable est derrière tout ce qui est fausse profession,

et de cette manière, il cherche à jeter du discrédit sur le travail du Seigneur.

Mais qu'il est rafraîchissant de voir comment le fidèle apôtre agit envers cette servante. S'il avait cherché à poursuivre ses propres desseins, ou s'il avait été simplement le ministre d'une religion, il aurait accueilli ces paroles comme un compliment bien fait pour augmenter sa popularité ou pour attirer l'attention sur sa cause. Mais Paul n'était pas ministre d'une religion, il était ministre de Christ, ce qui est totalement différent. Et nous pouvons remarquer que cette servante ne dit pas un seul mot de Christ, elle ne prononce pas le nom précieux et incomparable de Jésus. Il est passé sous silence. C'est là la marque de Satan. « Nul ne peut dire "Seigneur Jésus" si ce n'est par l'Esprit Saint » (1 Cor. 12, 3). On peut parler de Dieu et de religion sans qu'il y ait de place pour Christ dans les cœurs. Les pharisiens, dans Jean 9, 24, pouvaient dire à l'aveugle guéri : « Donne gloire à Dieu » ; mais en parlant de Jésus, ils disaient : « Cet homme est un pécheur ».

Il en est toujours ainsi dans le cas d'une religion corrompue, ou de fausse profession. Il en était ainsi pour cette servante en Actes 16. Elle ne disait pas un mot de Christ. Il n'y avait pas de vie, pas de vérité, pas de réalité. C'était creux et faux. Mettre Christ de côté venait de Satan, c'est pourquoi Paul ne pouvait pas l'accepter. Il en fut affligé et le refusa complètement.

Puisse tout le monde être comme lui, avoir un œil simple pour détecter, et un cœur intègre pour rejeter l'œuvre de Satan dans beaucoup de ce qui se passe autour de nous ! Nous sommes profondément convaincus que l'Esprit de Dieu a écrit le récit de cette servante pour notre instruction. On peut peut-être dire que nous n'avons pas de cas de ce genre à l'heure actuelle. Nous répondons : dans quel but le Saint-Esprit a-t-il rédigé ce récit ? Hélas ! il y a des milliers de cas en ce moment, comme celui de cette servante. Nous ne pouvons que considérer cela comme un exemple, une illustration d'une fausse profession de christianisme, qui montre jusqu'où peuvent aller l'astuce et les ruses trompeuses de l'ennemi dans les dix mille formes dont se revêt la corruption morale. Tout le monde peut juger de l'ivresse, du vol, etc., mais il faut un œil oint d'un collyre céleste pour détecter les agissements astucieux du serpent derrière la belle profession d'un monde religieux.

Paul, par grâce, possédait un tel œil. On ne pouvait pas le tromper ; il vit que l'affaire tout entière était un effort de Satan pour s'introduire dans l'œuvre et pour essayer ainsi de la gâter entièrement. « Mais Paul, affligé, se retourna et dit à l'esprit : Je te commande au nom de Jésus Christ de sortir d'elle. Et à l'heure même, il sortit ».

Ce fut véritablement un acte spirituel. Paul ne s'était pas hâté d'affronter le démon, ou même de se prononcer sur son cas ; il attendit plusieurs jours. Mais au moment même où l'ennemi fut détecté, Paul lui résista et le repoussa fermement et

sans compromission. Un ouvrier moins spirituel aurait pu laisser passer la chose, en pensant que cela aurait pu favoriser l'œuvre et concourir à son progrès. Paul pensait différemment, et il avait raison. Il ne voulait recevoir aucune aide de Satan. Il n'allait pas accepter une telle entremise dans son travail ; alors, au Nom de Jésus Christ, ce Nom que l'ennemi avait exclu de ses discours avec tant de soin, il met Satan en fuite.

Mais à peine Satan avait-il été repoussé comme le serpent, qu'il prend le caractère du lion. Ayant échoué par la ruse, il essaie la violence. « Mais ses maîtres, voyant que l'espérance de leur gain s'en était allée, ayant saisi Paul et Silas les traînèrent dans la place publique devant les magistrats. Et les ayant présentés aux préteurs, ils dirent : Ces hommes-ci qui sont Juifs, mettent tout en trouble dans notre ville et annoncent des coutumes qu'il ne nous est pas permis de recevoir ni de pratiquer, à nous qui sommes Romains. Et la foule se souleva ensemble contre eux ; et les préteurs, leur ayant fait arracher leurs vêtements, donnèrent l'ordre de les fouetter. Et leur ayant fait donner un grand nombre de coups, ils les jetèrent en prison, en commandant au geôlier de les garder sûrement » (Actes 16, 19-23).

Ainsi l'ennemi semble triompher ; mais rappelez-vous que les soldats de Christ gagnent leurs plus éclatantes victoires par des défaites apparentes. Satan fit une grande erreur en jetant les apôtres en prison. Il est en effet consolant de penser qu'il n'a jamais rien fait d'autre que des erreurs depuis sa

chute jusqu'à maintenant. Toute son histoire, du commencement à la fin, n'est qu'un tissu d'erreurs.

Et ainsi, comme nous l'avons déjà remarqué, Satan fit une grande erreur en jetant Paul dans la prison de Philippiques. En raisonnant selon la chair, on pourrait croire le contraire, mais selon le jugement de la foi, le serviteur de Christ était bien mieux à sa place en prison à cause de la vérité, plutôt que dehors, pour le déshonneur de son Maître. En vérité, Paul aurait pu s'éviter cela. Il aurait pu être un homme honoré, reconnu comme « un esclave du Dieu Très-haut », si seulement il avait accepté le témoignage de cette servante, et souffert que Satan l'aide dans son travail. Mais il ne pouvait pas faire cela, et ainsi il devait souffrir. « Et la foule, » (toujours inconstante et facilement changeante), « se souleva ensemble contre eux ; et les préteurs, leur ayant fait arracher leurs vêtements, donnèrent l'ordre de les fouetter. Et leur ayant fait donner un grand nombre de coups, ils les jetèrent en prison, en commandant au geôlier de les garder sûrement. Celui-ci, ayant reçu un tel ordre, les *jeta* dans la prison intérieure et fixa sûrement leurs pieds dans le bois » (Actes 16, 22-24).

On aurait pu croire que c'était la fin du travail de l'évangéliste dans la ville de Philippiques, un véritable arrêt de la prédication. Mais pas du tout ! La prison était l'endroit précis où devait se trouver l'évangéliste à ce moment-là. Son travail était là. Il devait rencontrer à l'intérieur des murs de la prison, un auditoire qu'il n'aurait pu trouver dehors. Et ceci nous amène au troisième et dernier cas :

Le pécheur endurci

Il est très peu probable que le gardien de la prison eût trouvé le chemin de la réunion de prière, au bord du fleuve. Il s'intéressait peu à de telles choses. Ce n'était pas un chercheur sincère, ni un professant. C'était un pécheur endurci, qui avait une activité endurcissante. Les gardiens, de par leur travail, sont, en général, des hommes durs et sévères. Sans doute il peut y avoir des exceptions : on trouve des hommes au cœur sensible qui font ce travail. Mais, en règle générale, ils ne sont pas tendres ; cela leur conviendrait peu. Ils ont à faire avec la pire classe de la société. Ils sont au courant de bien des crimes et ont la charge de nombreux criminels. Habitué à la rudesse et à la grossièreté, ils deviennent eux-mêmes ainsi.

En jugeant d'après le récit inspiré placé devant nous, nous pouvons bien nous demander si le geôlier de Philippes était une exception à cette règle concernant les gens de sa profession. Il ne semble certes pas avoir montré beaucoup de douceur à l'égard de Paul et de Silas, mais plutôt de la rigueur. Il « les jeta dans la prison intérieure et fixa sûrement leurs pieds dans le bois ».

Mais Dieu avait en réserve les richesses de Sa grâce, pour ce pauvre gardien cruel et endurci. Et comme il était peu vraisemblable qu'il aille écouter l'Évangile, le Seigneur lui envoya l'Évangile ; et, bien plus, Il se servit du diable pour le lui envoyer. Le geôlier ne savait guère qui étaient ceux qu'il jetait ainsi dans la prison intérieure, et il ne se doutait pas de ce qui allait se passer avant qu'un nouveau

jour se lève. Et nous pouvons ajouter que Satan savait peu ce qu'il faisait en envoyant les prédicateurs de l'Évangile en prison pour être là le moyen de la conversion du gardien. Mais le Seigneur Jésus Christ savait ce qu'il allait faire de ce pauvre pécheur endurci. Il peut tourner la colère de l'homme en gloire et empêcher le mal.

C'était Son dessein de sauver le geôlier ; et Satan, loin de faire échouer ce projet, fut, en fait, l'instrument de son accomplissement. Dieu dit : « Mon conseil s'accomplira, et je ferai tout mon bon plaisir » (Ésaïe 46, 10). Et quand Il déploie Son amour envers un pauvre pécheur perdu et misérable, Il l'amènera au ciel, en dépit de toute la méchanceté et de la fureur de l'ennemi.

En ce qui concerne Paul et Silas, il est tout à fait évident qu'ils étaient à leur place dans cette prison. Ils y étaient pour *l'amour de la vérité*, et c'est pourquoi *le Seigneur était avec eux*. Ainsi ils étaient parfaitement heureux. Bien qu'ils fussent enfermés à l'intérieur des sombres murs de la prison, avec leurs pieds fixés dans le bois, ces murs ne pouvaient pas entraver leurs esprits. Rien ne peut ôter la joie de celui qui a le Seigneur avec lui. Shadrac, Méshac et Abed-Nego étaient heureux dans la fournaise de feu ardent. Daniel était heureux dans la fosse aux lions. Paul et Silas étaient heureux dans la prison de Philippe : « Or sur le minuit, Paul et Silas, en priant, chantaient les louanges de Dieu ; et les prisonniers les écoutaient ».

Quels sons étranges sortaient de la prison intérieure ! Il est certain qu'on n'en avait jamais entendu de pareils auparavant. C'étaient des malédictions, des jurons, des paroles blasphématoires, des soupirs, des pleurs et des gémissements qui sortaient de ces murs. Mais entendre, à minuit, des paroles de prière et de louange devait sembler vraiment étrange. La foi peut chanter aussi mélodieusement dans une prison qu'à une réunion de prière. Peu importe l'endroit où nous nous trouvons, pourvu que nous ayons toujours Dieu avec nous. Sa présence illumine la cellule la plus obscure et transforme une prison en la porte même du ciel. Il peut rendre joyeux ses serviteurs où qu'ils soient et leur donner la victoire dans les circonstances les plus contraires. Il les fait chanter de joie dans des scènes où la nature humaine aurait été submergée de douleur.

Mais le Seigneur avait Son œil sur le geôlier, Il avait écrit son nom dans le livre de vie de l'Agneau avant la fondation du monde, et Il allait le conduire maintenant dans la pleine jouissance de Son salut. « Et tout d'un coup il se fit un grand tremblement de terre, de sorte que les fondements de la prison furent ébranlés ; et au même instant toutes les portes s'ouvrirent, et les liens de tous furent détachés » (v. 26).

Si Paul n'avait pas été en pleine communion avec la pensée et le cœur de Christ, il se serait sûrement tourné vers Silas en disant : « C'est le moment de nous échapper ; Dieu est manifestement intervenu en notre faveur et a placé devant nous une porte

ouverte ; la providence a certainement placé cette occasion devant nous ». Mais non, Paul était mieux instruit. Il était en pleine communion avec les pensées de son Maître et il connaissait Son cœur. Ainsi il ne fit aucune tentative de fuite. Les exigences de la vérité l'avaient conduit en prison, l'activité de la grâce le fit rester là. La providence ouvrit la porte, mais la foi refusa de sortir. On parle d'être guidé par la providence, mais si Paul s'était laissé guider ainsi, le geôlier ne serait jamais devenu un joyau de sa couronne.

« Et le geôlier, s'étant éveillé et voyant les portes de la prison ouvertes, tira son épée et allait se tuer, croyant que les prisonniers s'étaient enfuis » (v. 27). Cela prouve, très clairement, que le tremblement de terre avec toutes les circonstances qui l'accompagnaient, n'avaient pas touché le cœur du geôlier. Il supposa naturellement, quand il vit les portes ouvertes, que les prisonniers s'étaient enfuis. Il ne pouvait pas les imaginer assis tranquillement en prison, alors que les portes étaient ouvertes et que leurs chaînes étaient déliées. Alors qu'advendrait-il de lui si les prisonniers étaient partis ? Comment pourrait-il affronter les autorités ? Impossible ! Tout, mais pas cela ! La mort, même de sa propre main, était préférable.

Ainsi, le démon avait conduit ce pécheur endurci jusqu'au bord du précipice. Il allait lui donner le coup final et fatal pour le précipiter dans les flammes éternelles de l'enfer quand, voici, une voix d'amour retentit à ses oreilles. C'était la voix de Jésus, par la bouche de Son serviteur, une voix de

tendre et profonde compassion : « *Ne te fais point de mal* ».

Ce fut irrésistible. Un pécheur endurci pouvait faire face à un tremblement de terre, à la mort elle-même, mais il ne pouvait pas résister à la puissance profondément bouleversante de l'amour. Le cœur le plus dur doit céder sous l'influence morale de l'amour. « Et ayant demandé de la lumière, le geôlier s'élança dans la prison, et tout tremblant il se jeta aux pieds de Paul et de Silas. Et les ayant menés dehors, il dit : ...que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » L'amour peut briser le cœur le plus dur. Et certainement il y avait beaucoup d'amour dans ces mots : « ne te fais pas de mal », prononcés par celui qu'il avait traité si durement quelques heures auparavant.

Remarquons bien qu'il n'y avait aucun reproche, ni la moindre intention de blâme dans les paroles de Paul au gardien. C'était la manière de faire de Christ, le chemin de la grâce divine. Si nous examinons les Évangiles, nous n'y trouvons jamais le Seigneur faisant des reproches à un pécheur. Il a des larmes de douleur, des paroles touchantes de grâce et de tendresse, mais pas de reproches, pas de blâme pour le pauvre pécheur en détresse. Nous ne pouvons pas citer ici les nombreuses illustrations et les preuves de cette affirmation, mais il suffira au lecteur de se reporter au récit de l'Évangile pour en constater la vérité. Considérez le fils prodigue, le brigand : pas un mot de reproche ni envers l'un ni envers l'autre.

Le Seigneur agissait toujours ainsi ; de même aussi Paul, conduit par l'Esprit de Dieu. Pas une parole au sujet du rude traitement quand il les jeta dans la prison intérieure, pas un mot des chaînes. « Ne te fais pas de mal », puis, « crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, toi et ta maison ! »

Telle est la riche et précieuse grâce de Dieu. Elle brille, dans cette scène, d'un éclat peu commun. Elle se plaît à prendre des pécheurs endurcis, à toucher et à subjuguier leur cœur dur, et à les conduire dans la vive lumière d'un plein salut. Et tout cela d'une manière qui Lui est bien particulière. Oui, Dieu a Sa façon de faire les choses, béni soit Son Nom ! Et quand Il sauve un misérable pécheur, Il le fait de telle sorte que cela prouve que Son cœur est tout entier engagé dans ce travail. C'est Sa joie de sauver un pécheur, même le plus grand, et Il le fait d'une manière digne de Lui-même.

Et maintenant, examinons le fruit de tout cela. La conversion du geôlier ne fait aucun doute. Sauvé alors qu'il était au bord de l'enfer, il a été amené dans l'atmosphère même du ciel. Préservé du suicide il a été conduit dans le cercle du salut de Dieu ; et les preuves de cela étaient aussi claires qu'on pouvait le désirer : « Et ils lui annoncèrent la parole du Seigneur, ainsi qu'à tous ceux qui étaient dans sa maison. Et il les prit en cette même heure de la nuit, et lava leurs plaies ; et sur-le-champ il fut baptisé, lui et tous les siens. Et il les fit monter dans sa maison, et fit dresser une table ; et *croyant Dieu, il se réjouit avec toute sa maison* » (v. 32-34).

Quel merveilleux changement ! Le gardien impitoyable est devenu l'hôte généreux ! « Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création : les choses vieilles sont passées ; voici toutes choses sont faites nouvelles » (2 Cor. 5, 17). Nous voyons clairement maintenant que Paul avait raison de ne pas se laisser guider par les circonstances ! Combien cela est meilleur et plus élevé d'être guidé par « l'œil de Dieu » ! Quelle perte éternelle cela aurait été pour lui s'il était sorti quand la porte s'est ouverte ! N'était-ce pas mieux de se laisser conduire dehors par la main même de celui qui l'avait jeté à l'intérieur ? Cette main qui avait été un instrument de cruauté et de péché est maintenant l'instrument de la justice et de l'amour. Quel triomphe magnifique ! Et en même temps, quelle scène !

Satan n'avait pas prévu une telle conséquence de l'emprisonnement des serviteurs du Seigneur ! Ses plans étaient complètement déjoués. La situation était absolument retournée contre lui. Il pensait entraver l'Évangile, et voici qu'il l'a aidé à avancer. Il avait espéré se débarrasser de deux serviteurs de Christ, et voilà qu'il perd un des siens ! Christ est plus fort que Satan ; et tous ceux qui se confient en Lui et agissent selon Ses pensées, participeront maintenant assurément aux victoires de Sa grâce, et brilleront sous l'éclat de Sa gloire pour toujours.

Voilà pour « le travail de l'évangéliste ». Telles sont les scènes qu'il peut avoir à traverser, tels sont les cas auxquels il peut être confronté. Nous avons vu le chercheur satisfait, le trompeur réduit au silence, le pécheur endurci sauvé. Puissent tous ceux

qui avancent avec l'Évangile de la grâce de Dieu, savoir comment répondre aux divers types de personnes qu'ils peuvent rencontrer sur leur chemin ! Puisse-t-il y en avoir beaucoup qui se lèvent pour faire l'œuvre d'un évangéliste !

C. H. M.

(à suivre)

APPRENDRE À S'ENVOLER

« ...mais ceux qui s'attendent à l'Éternel renouvelleront leur force ; ils s'élèveront avec des ailes, comme des aigles ; ils courront et ne se fatigueront pas, ils marcheront et ne se lasseront pas » (Esaïe 40, 31).

À plusieurs reprises, j'ai vu des parapentistes en Suisse s'envoler au-dessus des Alpes. Ils commencent par déployer leurs parachutes. Puis, ils marchent vers le bord d'une montagne. Ensuite, ils courent et enfin ils se jettent et volent. Parfois, ils emmènent un passager avec eux pour qu'il goûte aux joies du vol. Il faut beaucoup de courage pour s'élancer du haut d'une montagne avec un inconnu !

Mais notre expérience chrétienne n'est pas la même, parce que Dieu agit différemment. Tout d'abord, Dieu n'est pas un étranger, et il ne part pas du sol, mais du ciel. Il nous emmène en Sa présence pour voir les choses de là où Il est. S'envoler est la

première chose que nous faisons. Je me souviens de la première fois que j'ai vu un aigle à tête blanche en Amérique planer au-dessus du lac où nous naviguions. Ils peuvent voir clairement un lapin à trois kilomètres de distance. Venir dans la présence de Dieu pour jouir de la communion avec Lui par la prière et la lecture de Sa parole nous donne une vue du ciel. Cette vue englobe l'immensité du conseil et des desseins de Dieu. De ce lieu élevé, Dieu nous donne les encouragements et les conseils quotidiens dont nous avons besoin pour marcher avec Lui dans tous les détails pratiques de notre vie. À la fin du Deutéronome, au chapitre 34, Dieu emmène Moïse sur le mont Nebo pour lui montrer l'ensemble de la Terre promise. Dieu peut nous couper le souffle par l'ampleur et la majesté de Ses conseils. Mais il nous submerge aussi par l'intérêt et l'attention qu'Il porte à nos vies.

En présence de Dieu, nous commençons à comprendre Sa grandeur et Sa proximité. Sa parole nous apporte de la clarté, nous aidant à comprendre Sa volonté et la direction qu'Il veut que nous prenions. Nous sommes assurés de courir sans nous fatiguer. L'énergie et la fécondité spirituelles proviennent de la communion avec Christ. Le Seigneur Jésus le dit clairement dans Jean 15, 5 : « Moi, je suis le cep, vous, les sarments. Celui qui demeure en moi, et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit ; car, séparés de moi, vous ne pouvez rien faire ». Jésus fournit tout ce qui est nécessaire pour Le suivre et Le servir. Le Seigneur s'est caractérisé par Son service, qui a réjoui le cœur du Père. Nous devons être caractérisés par la même

volonté de servir : « Et quelque chose que vous fassiez, en parole ou en œuvre, faites tout au nom du seigneur Jésus, rendant grâces par lui à Dieu le Père » (Colossiens 3, 17).

Nous sommes également rendus capables de marcher sans nous fatiguer. Marcher fidèlement avec Dieu nous donne l'énergie nécessaire pour le servir (voir Luc 24, 33). Nous faisons l'expérience d'une vie rythmée par le Sauveur : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur ; et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est aisé et mon fardeau est léger » (Matthieu 11, 28-30).

C'est en étant en communion avec le Père et le Fils par la puissance de l'Esprit Saint, que nous voyons les choses du ciel, que nous servons avec un cœur plein et que nous apprenons à ressembler à notre Seigneur.

Gordon Kell

ETES-VOUS ASSURÉ ?

- Hallo Maggy ! Es-tu toute seule ?

Maggy Gerbier, assise d'un air mélancolique près de la fenêtre, leva les yeux en entendant la voix cordiale qui l'interpellait ainsi, et sa figure s'éclaira tandis qu'elle se levait pour accueillir son amie.

Janine Boissier était une jeune fille attrayante, possédant le don de la sympathie, et Maggy fut toute heureuse de voir arriver quelqu'un qui réussissait toujours à la reconforter.

- Janine ! Comme tu es gentille de venir me voir ! Entre et viens te chauffer. Mon feu brûle bien, si tout le reste va de travers.

- Ma pauvre amie ! dit Janine en s'asseyant près du foyer et en enlevant ses chaussures mouillées. Il fait un temps affreux.

- Je sais. Et je suis enrhumée et tout à fait déprimée, et tout va mal, ainsi je ne serai pas une société agréable pour toi je le crains.

- Ta société est toujours agréable.

Janine parlait lentement et gravement, car elle réfléchissait profondément. Quand Maggy était dans une de ses humeurs sombres, elle était plus facile à approcher ; or, depuis des années, Janine désirait faire comprendre à son insouciant amie la joie que l'on trouve dans une connaissance personnelle du Seigneur. Lorsqu'elle-même avait accepté Jésus comme son Sauveur, elle avait essayé de parler de Lui à son amie, mais celle-ci avait aussitôt paru agitée et mal à l'aise et avait finalement mis fin à la conversation en disant impatientement : "Oh ! arrête, Janine ! Tu vas rendre les gens malheureux avec tes idées étranges sur le péché, l'enfer, et toutes ces choses !"

Aujourd'hui, la pauvre Maggy paraissait décidément d'humeur sombre. Mais peut-être était-ce là l'occasion que Janine demandait dans ses prières ?

Néanmoins elle n'aborda pas tout d'abord le sujet qui lui tenait à cœur, mais continua à parler gaie-ment de choses et d'autres.

Maggy était en train de lui faire le récit de ses malheurs, lorsqu'elle fut interrompue par la visite d'un agent d'assurance qui insista pour lui parler, puisque ses parents étaient absents.

Comme beaucoup de ses semblables, il avait la parole facile et un ton persuasif. Il fit tout son possible pour convaincre les deux jeunes filles qu'il est absolument nécessaire de prendre une police d'assurance et que c'est le moyen le plus sûr de s'épargner tout souci pour l'avenir.

Mais des écolières ne disposant que de leur argent de poche ne sont pas en état de prendre une police d'assurance, et l'agent quitta la maison avec l'impression qu'il avait perdu son temps.

Alors Janine réalisa que l'occasion préparée par Dieu était arrivée.

- Savais-tu que j'étais un agent d'assurance, Maggy ?

- Tu plaisantes ? répondit tristement Maggy.

- Non, pas du tout. A présent Maggy, écoute-moi sérieusement. Ne te moque pas de moi et n'essaye pas de m'arrêter. J'ai quelque chose sur le cœur, et il faut que je te le dise, ou je ne serai pas une véritable amie. Cet homme a essayé de t'assurer pour *cette* vie, mais qu'en est-il de la vie *future* ? Que t'arrivera-t-il quand tu mourras ?

- Oh ! Janine, ne commence pas...

- J'ai commencé, et je ne veux pas m'arrêter avant de t'avoir dit tout ce que j'ai dans le cœur. Maggy, tu n'es pas en sûreté ! Tu es en danger ! Oui, je sais, tu te moques de moi ; tu es jeune et forte et tu penses avoir une longue vie devant toi. Mais quand cette vie se terminera, Maggy ? qu'arrivera-t-il ? Es-tu assurée pour le ciel ?

Maggy regarda son amie, puis détourna son regard vers les flammes dansantes du foyer, mais ne dit rien.

- Il n'y a rien à payer pour s'assurer pour le ciel, continua Janine. Le Seigneur Jésus a payé le prix pour toi avec son propre sang, sur la croix. Tout ce que tu as à faire pour être sauvée, c'est de demander, de croire, d'accepter. C'est une police libre de tous frais, Maggy ! - le salut par Jésus Christ, car « il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés ».

Un véritable combat se livrait dans le cœur de Maggy ; pour la première fois elle était touchée et convaincue de son besoin d'un Sauveur. Mais c'était une petite personne orgueilleuse, qui ne céda pas facilement.

La voix continuait à plaider.

- L'agent d'assurance disait : "Notre compagnie est la plus sûre que vous puissiez trouver." Et moi je te dis que ceux qui acceptent l'œuvre accomplie par Christ savent sans aucun doute que c'est le seul moyen sûr de trouver une joie réelle et durable et le don de la vie éternelle. Oh ! Maggy, accepte ce don

gratuit, et laisse le Seigneur posséder ton cœur. Alors tu seras en sûreté, parce qu'Il t'a sauvée. Ne veux-tu pas accepter, Maggy ?

- Je... je ne sais pas comment. Que dois-je faire ? que dois-je dire ?

Le cœur de Janine était plein ; elle répondit très doucement :

- Que dirais-tu à un ami qui voudrait te sauver, non pas pour cette vie, mais pour l'éternité ?

Maggy se tourna vers Janine et la regarda ; puis elle joignit les mains en disant d'une voix entrecoupée et pleine de ferveur : « O Seigneur Jésus, merci, merci d'être mort pour moi » !

Tiré de « La Bonne Nouvelle » de 1951

PENSEE

« Dieu est notre refuge et notre force, un secours dans les détresses, toujours facile à trouver » (Psaume 46, 1). Les efforts humains ferment la porte à ce secours (...) En son propre temps et à sa manière Dieu interviendra. Les efforts de l'homme prouvent son manque de foi et de paix.

Tiré de « Recueil de pensées » de J.N.D.

La Sainte Bible

Edition de Rolle

La Bible Darby édition de Rolle présente un nouveau format, et de nouveaux caractères plus agréables à lire.

Le texte de cette édition est celui des éditions précédentes, c'est-à-dire celui édité par l'Imprimerie de l'Université d'Oxford en 1916 sur 912 pages.

Seuls quelques mots vieillis, subjonctifs passés, expressions grammaticales désuètes ou certaines notes ont été actualisés pour tenir compte de l'évolution de la langue française, et les références au „Texte Reçu“ ont été supprimées.

Cette édition contient 1311 pages dont 14 en couleurs pour les tableaux, plans et cartes géographiques.

Elle est disponible au format 14,5 x 21,5 cm et 12 x 18 cm en plusieurs finitions différentes pour la couverture.

Visitez le site
www.bibledarby.com
pour plus d'informations ou
www.diffusionbible.com
pour commander.

Similicuir noir semi-rigide : 15.-
Similicuir bleu souple : 30.-
Similicuir beige souple : 30.-
Similicuir bi-tons bruns* : 40.-

Cuir noir sans rebord* : 50.-
Cuir noir avec rebord* : 70.-

*Ces Bibles ont la tranche dorée

Prix en Euro / CHF. Hors frais de port. Commande à l'adresse de l'éditeur



